

## Emile Zola



Photo : Nadar 1871

### **13 Lettres sur « La Semaine sanglante » et la fin de la Commune**

au journal *Le Sémaphore de Marseille*,

**du 22 mai au 3 juin 1871**

## Paris n'a pas fermé l'œil

Je vous écris dans la fièvre. Je venais à peine, hier, de jeter ma lettre à la poste, qu'une grande rumeur annonçait l'entrée de l'armée dans Paris. Je me suis rapproché autant que possible d'un quartier occupé, j'ai écouté dans les groupes, j'ai, en un mot, fait avec conscience ma chasse aux nouvelles ; bon Dieu ! que de renseignements contradictoires, et comme je suis embarrassé pour vous écrire d'une façon courte et précise.

La grande nouvelle, c'est que le rempart a été franchi hier, entre trois et quatre heures, sur deux points à la fois, au Point-du-Jour et à Montrouge. [...]

Je vous donne ces nouvelles sous toutes réserves, car la circulation devient de plus en plus difficile dans Paris. Il faut tout écouter et se résigner à ne pouvoir contrôler les renseignements vrais ou faux qui volent de bouche en bouche. L'effervescence est terrible. Les barricades sont gardées par des détachements qui ne laissent passer personne. La crise est venue, et cet effarement va durer jusqu'à la victoire complète de Versailles. Jusque-là, tous les journaux honnêtes étant supprimés, on ne saura que ce qu'on aura vu soi-même.

Vous avez dû connaître avant nous la version vraie de l'entrée des troupes. Cette entrée s'est faite sans coup férir. Un homme s'est avancé sur le pont abattu de la porte de Saint-Cloud, en invitant les soldats à s'emparer du bastion abandonné. Le lieutenant de vaisseau Trèves a pris alors possession du rempart avec une poignée d'hommes. Les fils des torpilles ont été coupés, et le reste de l'armée a passé par la brèche, dont le génie, en quelques minutes, a balayé les décombres. Les divisions Douay, Ladmirault, Clinchamp ont ainsi occupé le Point-du-jour, en essuyant seulement quelques coups de feu. À l'heure qu'il est, plus de soixante mille soldats ont franchi l'enceinte ; les grand-gardes sont bien en avant du viaduc.

Paris n'a pas fermé l'œil, cette nuit. Une canonnade excessivement violente n'a cessé de faire trembler les vitres. [...]

On se demande maintenant combien de jours la bataille peut durer dans Paris. C'est là une grosse question sur laquelle il est difficile de se prononcer. Il faut compter surtout sur la dissolution, sur l'effondrement fatal de la Commune. Si la panique ne se mettait pas à l'Hôtel de Ville et dans la garde nationale, la lutte pourrait être longue et sanglante.

D'autre part, il faut se dire que tous les hommes du 18 mars ne vont pas fuir lâchement ; il en restera malheureusement quelques-uns qui se mettront à la tête des farouches et des désespérés. Je crois donc qu'il ne faut ni trop se réjouir ni trop frissonner. La besogne est loin d'être finie ; mais le dénouement viendra de lui seul, l'armée prendra l'Hôtel de Ville comme elle a pris le rempart, avec un peu de patience et des escarmouches dans les rues. Je ne crois pas plus à une victoire immédiate qu'à une défense acharnée. Pourtant, si je devais me prononcer, je pencherais plutôt pour la victoire immédiate.

D'ailleurs, je crains fort que la prise de l'Hôtel de Ville n'arrête pas la bataille. L'insurrection qui est partie de Montmartre, de la Chapelle, de Belleville, reviendra sans doute y mourir. Elle sera vaincue, mais son agonie peut avoir des conséquences désastreuses. Les affaires ne reprendront jamais que lorsque Paris sera pacifié. [...]

L'agonie de la Commune aura été joyeuse. Avez-vous lu le décret proposé par le citoyen Vésinier, reconnaissant en bloc tous les enfants naturels ? La phrase est impayable : « Tous les enfants naturels non reconnus sont reconnus par la Commune et légitimés. » Ceci est du haut comique, et l'on croirait que ces messieurs ont semé les bâtards dans leur jeunesse, à ce point qu'ils chargent la patrie de donner une mère à leur nombreuse famille. Je ne vous parle pas de la proposition de brûler le grand livre et les titres de rente des fuyards, ainsi que de la suppression de tous les titres et de tous les ordres honorifiques.

Maintenant la farce est finie. Les bouffons vont être arrêtés : Rochefort est déjà sous les verrous, et nous espérons que les autres ne tarderont pas à l'y rejoindre. Le canon gronde d'une voix plus haute, ce sont les dernières horreurs et les dernières épouvantes de la guerre civile.

## Quelle épouvantable journée dans Paris !

La victoire est radicale, décisive, inespérée. Hier, je ne pouvais croire encore à cette délivrance accomplie en quelques heures. Depuis si longtemps, nous nous traînons dans les calamités de toutes sortes, qu'on n'ose plus compter sur les dénouements heureux. L'armée a bien mérité de la patrie.

Quelle épouvantable journée dans Paris ! La crise a éclaté avec une brusquerie qui a terrifié tout le monde. Hier, depuis l'aube, la canonnade, la fusillade n'ont point cessé. Toutes les boutiques étaient fermées, les trottoirs restaient déserts ; de loin en loin apparaissaient quelques curieux effarés qui s'évanouissaient comme par enchantement dans le creux des portes à la moindre alerte. Par contre, certains quartiers gardaient toute leur animation. Les femmes, sur les portes, ne tarissaient pas en détails terribles. J'ai même vu, dans les cafés, des gens qui jouaient tranquillement au billard. D'ailleurs, toujours la même confusion dans les nouvelles qui circulent. Il est trop périlleux de s'avancer vers le théâtre de la lutte, et l'on est forcé de se contenter de la marche générale de l'action. Hier matin, le Trocadéro était pris, Passy se trouvait au pouvoir de l'armée qui avait fait quatre ou cinq mille prisonniers. Dès lors, la victoire immédiate était assurée. Le Trocadéro est comme le premier étage du Mont-Valérien ; il domine Paris, surtout le Paris de l'Hôtel de Ville qu'il pourrait réduire en cendres en quelques heures. Mais le mouvement de l'armée a été foudroyant, et le bombardement est devenu inutile. Les troupes débordaient par tous les côtés. Une colonne est allée prendre les insurgés à revers sur la rive gauche et a dégagé les portes d'Issy et de Vanves, tandis que le général Clinchant remontait vers l'Arc de Triomphe sur lequel il plantait le drapeau tricolore.

De là, l'avenue des Champs-Élysées, les quais, le faubourg Saint-Honoré, toutes les voies ont donné passage aux troupes qui se sont mises à attaquer furieusement la place de la Concorde et les Tuileries. C'est sur ce point que la bataille a été la plus chaude. On m'assure même que les fédérés auraient, de désespoir, fait sauter la barricade de la rue St-Florentin. Nous avons, en effet, entendu plusieurs explosions. On prétend aussi que l'École de l'état-major, rue Grenelle-St-Germain, aurait sauté hier soir. [...]

Je le répète, un résultat si rapide est inespéré. L'armée a eu un élan admirable. Mais quelle épouvantable lutte ! Toute la journée, de Montmartre aux Invalides, les mitrailleuses ont grondé ; de chaque rue s'élevaient des flots de fumée blanche qui roulaient doucement sur les toits des maisons, se déchirant aux cheminées. Les trottoirs étaient jonchés de cadavres ; dans le faubourg Saint-Honoré, le sang coulait comme l'eau des ruisseaux. C'est une étrange et affreuse sensation, ce crépitement de la fusillade dans la ville morne. Parfois le canon retentit sourdement, mais à de longs intervalles, comme si chacun des deux parties avait le respect instinctif de la grande cité meurtrie.

La nuit a été plus épouvantable encore que la journée. Toujours ces détonations sèches et déchirantes qui, dans l'ombre, ressemblent à des cris humains. On a attendu le jour avec une impatience fébrile. Personne n'a dormi dans Paris. Au moment où je vous écris, on m'affirme que l'Hôtel de Ville est pris, que la plupart des membres de la Commune sont arrêtés ; mais on ajoute que les farouches se sont retirés à Montmartre et à Belleville, et que, de là, ils bombardent Paris. J'entends, en effet, une forte canonnade et les obus qui passent sur ma tête, aux Batignolles, me disent que les batteries du château de Bécon cherchent à atteindre le feu de Montmartre. Cette résistance désespérée, ce bombardement odieux de Paris, lorsque la partie est perdue, constitue, à

mes yeux, le plus grand crime qu'aient encore commis les misérables qui souillent la ville depuis deux mois.

D'ailleurs, la prise de Montmartre ne peut tarder ; elle sera sans doute un fait accompli, au moment où je vous enverrai cette lettre. Une artillerie formidable bat les Buttes sans relâche. Il faut que l'insurrection soit écrasée dans son berceau. Quand on raserait à coups de canon cet odieux quartier, il y a peu de Parisiens qui le pleureraient. Et, d'autre part, si ce bombardement demandait une excuse, on comprend qu'au point où en sont les choses, un dernier effort, fût-il désastreux, est absolument nécessaire pour la délivrance immédiate et complète de Paris. [...]

Ils auraient arrêté plusieurs fuyards, entre autres le général Dombrowski, blessé grièvement, qu'ils auraient remis entre nos mains. Parmi les membres et les serviteurs de la Commune à cette heure dans les prisons de Versailles, on cite encore Assi, la Cécilia, Vermorel, Delescluze, etc. Mais un certain nombre de ces messieurs ont, paraît-il, réussi à disparaître. Ils doivent être cachés dans Paris, où il sera assez difficile de les retrouver. On se demande dans quelle cheminée peut bien grelotter le citoyen Félix Pyat, qui a l'art de ces sortes de disparitions prudentes.

Les fédérés ont déserté en masse. Des bataillons entiers se sont évanouis ; d'autres se sont rendus ; d'autres enfin ont passé au parti de l'ordre et gardent maintenant pour Versailles les portes qu'ils gardaient hier pour la Commune. On n'a pas voulu montrer de la méfiance envers ces braves, mais il est à croire qu'ils sont surveillés de près. Un grand nombre de gardes nationaux se sont aussi rendus à Versailles, où ils ont été réorganisés et ramenés ensuite contre Paris ; ceux-là portent un brassard tricolore, pour qu'il n'y ait pas de malentendu.

Ce matin, la Banque a pu être occupée fortement, de façon à ce que ces messieurs de la Commune n'essaient pas de se sauver avec une petite fortune qui leur permettrait de vivre tranquillement à l'étranger. La débandade est complète, et malgré les précautions minutieuses qu'on a prises, il passera toujours quelque fretin entre les mailles du filet. Ceux-là se moqueront des maladroits qui paieront les pots cassés, je veux dire les maisons abattues et les colonnes détruites.

À ce propos, je vous dirai que la maison de M. Thiers est loin d'être par terre, et que la Colonne, encore étendue sur le sol, peut fort bien être réparée et remise debout. L'Assemblée nationale tiendra à honneur de relever ce monument.

Demain, j'espère vous annoncer la prise de Montmartre.

Est-ce la dernière secousse pour notre malheureux pays ? Allons-nous enfin reprendre la vie d'un grand peuple, occupé seulement à panser ses blessures ?

Le 24 mai 1871 - 3<sup>ème</sup> lettre

## Que l'œuvre de purification s'accomplisse !

Quelle affreuse guerre ! Il est temps que cet horrible cauchemar finisse. La folie finirait par monter aux cerveaux de Paris entier. Jamais plus épouvantable crise n'a éclaté dans une grande ville. On commence à saisir dans son ensemble le plan d'attaque qui a présidé à la prise de Paris. Les nouvelles qui circulent sont toujours aussi confuses, aussi fausses. Mais il est permis de trier les vérités des mensonges et d'arriver logiquement aux choses possibles et réelles. [...]

Avant de s'emparer du centre de Paris, il fallait être maître de Montmartre ; sans quoi on laissait à la Commune une retraite naturelle, une forteresse très forte qui aurait été défendue par des hommes désespérés et acculés. Aussi, hier matin, l'effort des troupes a-t-il porté avant tout sur les Buttes. Une lutte acharnée de huit heures les a enfin fait tomber entre les mains de l'armée ; trois colonnes avaient réussi à les cerner ; mais que de morts, quel épouvantable vacarme ! Les Batignolles ont été pris rue par rue ; heureusement que le canon ne pouvait tirer dans ce dédale de petites voies ; les maisons ont eu peu à souffrir. Quand le drapeau tricolore, vers trois heures, a été arboré sur le Moulin de la Galette, le quartier a poussé un soupir de soulagement.

Voilà donc ce terrible berceau de l'émeute au pouvoir de nos soldats. C'est là un résultat excellent, qui coupe la guerre civile dans ses racines mêmes. Je vous avoue que j'ai été ravi quand j'ai vu le mouvement se prononcer ainsi sur la gauche. On isolait les farouches, on les enfermait dans une souricière, dont pas un maintenant ne sortira que mort ou prisonnier.

À la gare du Nord se livrait aussi un combat acharné, qui s'est terminé naturellement par l'occupation de la gare. Un combat violent d'artillerie avait également lieu près de la Madeleine, sur le boulevard Malesherbes. Les insurgés, refoulés jusqu'à la mairie de la rue Drouot, s'y sont battus avec la rage du désespoir.[...]

Pendant ce temps, sur la rive gauche la lutte continuait avec une égale violence. il n'y a eu que deux points défendus sérieusement par les insurgés, la gare de l'Ouest et le carrefour de la Croix-Rouge. À la gare de l'Ouest, l'affaire a été horriblement sanglante. C'est là que les cadavres sont les plus nombreux ; des hauteurs du Trocadéro, on distingue autour de la gare ces points noirs qui sont autant de victimes couchées dans la poussière blanche des grandes voies. [...]

Maintenant, il est aisé de se rendre compte du plan général. La journée d'hier a été décisive. L'armée, se séparant en deux immenses colonnes, a ouvert une sorte de pince formidable sur le centre de Paris ; les deux branches de cette pince se sont avancées, l'une vers le nord, où elle s'emparait de Montmartre et de la Chapelle, l'autre vers le sud, où elle arrivait jusqu'au pont Saint-Michel. La pince n'a plus, à présent, qu'à se refermer pour écraser les débris de l'insurrection. Comme je l'ai dit, pas un émeutier ne peut échapper à cette étreinte terrible.

L'émeute est enfermée dans cette bande de Paris comprise entre les boulevards et les quais, la place de la Concorde et l'Hôtel de Ville. Il ne faut pas se dissimuler qu'ils sont là dans une forteresse, s'appuyant sur les deux places d'armes de l'Hôtel de Ville et des Tuileries. Personne ne doute du succès, et on espère même que ce soir, demain au plus tard, tout sera fini ; mais on tremble en pensant que le noyau des farouches est là, au centre de Paris, pouvant commettre toutes les folies. Depuis ce matin, la fusillade ne cesse pas. Le temps est superbe. La fumée monte toute droite, comme un panache superbe. Le canon tonne du côté des Tuileries. Les Champs-Élysées, absolument déserts, sont sillonnés par une grêle de boulets. Une batterie versaillaise, établie à la place de l'Étoile, bat les Tuileries, qui répondent furieusement et qui endommagent les bas-reliefs

de l'Arc de Triomphe. À l'autre extrémité, devant l'Hôtel de Ville, la canonnade est aussi très bruyante. Le Trocadéro bombarde le palais communal, que des batteries, placées sur la rive gauche, prennent en écharpe. La ville tremble, fris[s]onne jusque dans ses fondements. Si j'osais hasarder cette comparaison, je dirais qu'on la frappe au cœur en ce moment, et que toutes ses entrailles en frémissent. Le rôle de cette Commune maudite est horrible.

L'aspect de Paris ne peut se raconter. La ville est dans le rêve. Des courants de panique traversent des quartiers entiers qui se vident en un instant. On a fêté les soldats avec frénésie : des dames apportent dans les rues des bouteilles de vin, des pains, des saucissons, qu'elles distribuent aux libérateurs. C'est une véritable entrée triomphale. Sur d'autres points, le spectacle est absolument différent. Aux endroits où la lutte s'est engagée, il a fallu déployer une grande sévérité. On me raconte que les habitants de certaines rues ont été faits prisonniers en masse et envoyés à Versailles, non pas qu'on songe à sévir contre eux, mais parce qu'il a paru nécessaire de faire le vide dans certains coins. C'est la part du feu. Les abords de Montmartre, tout le haut des Batignolles ont été ainsi dépeuplés, pour permettre au canon de tirer en plein dans le tas des insurgés. Vous pensez bien que ces quartiers ne sont guère animés aujourd'hui. On dirait de petites villes mortes. Le soleil s'y abat lourdement comme dans des cimetières abandonnés. Les maisons dorment ; de loin en loin, une persienne trouée de balles pend sur ses gonds, une porte grande ouverte laisse voir une maison affreusement bouleversée. Pas un promeneur. Des cadavres qui rêvent, aplatis, le nez sur le trottoir. On aurait fusillé, séance tenante, quelques membres de la Commune pris dans la bataille. Ces exécutions immédiates seraient le fait de soldats exaspérés.

Il faut attendre pour savoir l'exacte vérité. Mais une des grandes craintes, c'est le sort des otages. Depuis l'entrée des troupes dans Paris, le Comité de salut public n'a pas donné signe de vie. Ce silence épouvanté, on craint que les misérables aient agi. Ce matin, j'ai même entendu dire que la Préfecture de police brûlait. Le feu y aurait été mis par une bande de scélérats, pour y étouffer vifs les nombreux prisonniers arrêtés depuis deux mois. Je crois les fanatiques capables de tout. S'ils ont commis un tel crime, l'armée, qui est déjà furieuse contre eux, les massacrera jusqu'au dernier sur la place de l'Hôtel de Ville. À ce moment de justice suprême les chefs ne seront plus maîtres des soldats.

Que l'œuvre de purification s'accomplisse !

Le 25 mai 1871 - 4 ème lettre

## Paris brûle

Je vous écris, dans l'horreur d'un effroyable incendie. Paris brûle. La journée d'hier, la date du 24 mai 1871, restera inscrite en chiffre de deuil dans notre histoire. Jamais en pleine civilisation, un aussi épouvantable crime n'a ravagé une grande cité.

Je vous ai souvent dit mes craintes. Je vivais au milieu des bandits, je sentais ce dont ils étaient capables. Je flairais quelque crime lâche, et si je ne croyais pas aux mines, aux torpilles, c'est que ce sont là des engins militaires dont on ne sert qu'avec un certain courage. Les hommes de l'Hôtel de Ville ne pouvaient être que des assassins et des incendiaires. Ils se sont battus en brigands qui lâchent honteusement pied devant les troupes régulières et se vengent de leur défaite sur les monuments et les maisons. On peut les suivre aux ordures et aux ruines qu'ils font sur leur passage. Quand ils se sont vus traqués, anéantis, ils ont voulu s'ensevelir sous un crime affreux qui fera maudire leur mémoire dans les siècles. D'un coup, et comme adieux suprêmes, ils ont fait en une fois tout le mal qu'ils se promettaient de faire plus méthodiquement, si on les eût laissés encore quelque temps au pouvoir.

À chaque heure, l'étreinte de l'armée se resserrait, la défense se trouvait de plus en plus aux abois.

C'est alors que les insurgés ont réalisé leur atroce menace de brûler Paris plutôt que de se rendre. L'incendie a éclaté sur dix à quinze points à la fois. Les misérables ont certainement obéi à un mot d'ordre. D'ailleurs, le mode de destruction est partout le même, ce qui fait de cet incendie multiple une véritable consigne. Partout le pétrole a été employé ; les fédérés en ont versé des tonneaux entiers sur les parquets ; d'autres, armés de gros pinceaux, ont été surpris badigeonnant les murailles d'une épaisse couche de la matière inflammable. C'était une furie sombre, un mauvais rêve effrayant, des êtres fous de rage secouant une pluie de feu sur la cité agonisante.

À la fois, les Tuileries, le ministère des finances, le Conseil d'État, le palais de la Légion d'Honneur, la Cour des comptes, le Palais-Royal, la Préfecture de police, l'Hôtel de Ville se sont mis à flamber avec une violence inouïe. Les flammes, en un instant, se sont élevées à une hauteur prodigieuse. Le ronflement de l'incendie devait s'étendre à plusieurs lieues. Malgré le soleil éclatant, on distinguait ces colonnes, ces piliers formidables de flammes qui montaient jusqu'au ciel, comme soutenant de leur fût rougeâtre la voûte bleue. Le nuage de fumée qui s'est ensuite étendu sur Paris a caché le soleil, pareil à un brouillard maudit, et de cette nuée couleur de rouille, pleine de flammèches incandescentes, est tombée une neige noire de débris de papiers brûlés. Que de richesses historiques perdues en un jour ! J'ai ramassé des documents et des titres de toutes sortes, légers chiffons de gaze sombre sur lesquels on lisait encore des fragments d'écriture.

Quand ce cri a couru Paris : les Tuileries brûlent, le Louvre est menacé ! la consternation a été grande, et j'ai vu des hommes, restés à l'écart jusqu'alors, qui se sont portés en foule sur le lieu du sinistre pour protéger nos richesses artistiques, notre Musée, un des plus complets de l'Europe. Mais la troupe était à l'œuvre, le Louvre était sauvé. Des Tuileries, il ne reste debout que le pavillon de Flore, reconstruit dernièrement. Le pavillon de l'Horloge s'est écroulé vers quatre heures. Aux finances, il n'y a plus que quelques murs noircis. L'Hôtel de Ville paraît moins endommagé. On ne peut d'ailleurs rendre encore un compte exact du désastre. [...]

Le but des insurgés était bien d'anéantir Paris entier. Ce rêve effroyable terrifie l'imagination. Ils ont espéré qu'il suffirait d'allumer les monuments publics comme d'immenses torches, pour que le feu se communiquât aux maisons et que la ville entière, de quartier en quartier, disparût dans les flammes. Puis, comme les édifices n'incendiaient sans doute pas la ville assez vite, ils se sont répandus par petits groupes dans les rues et ont essayé de jeter des bombes à pétrole dans les maisons par les soupiraux des caves. Sur plusieurs endroits, on a ainsi arrêté des hommes, jusqu'à des femmes et des enfants, qui cherchaient à activer de la sorte l'incendie. Comme vous voyez, c'est le crime organisé. Des propriétaires se sont mis à garder leurs maisons, le fusil chargé, menaçant de tirer impitoyablement sur tous les individus suspects qui s'approcheraient de trop près.

Vers midi, des pompiers sont arrivés de la banlieue en grande nombre. On nous a appris que des dépêches avaient été envoyées dans un rayon de cinquante lieues pour appeler en hâte tous les corps des pompiers des communes environnantes. Cela prouve les inquiétudes vives du gouvernement. À Paris, les quartiers les plus éloignés du centre sont dans la terreur, tout le monde croit que c'en est fait de la ville, et que l'émeute emploiera ses quelques heures à consommer son œuvre de destruction.

Je renonce à vous rendre l'aspect de Paris. On a passé la nuit dans une sorte d'aurore sanglante. Le ciel était livide, comme cuivré par l'approche d'un terrible orage et traversé par des éclairs rouges qui l'éclairaient largement. Et la fusillade ne cessait pas. On se battait dans cette épouvante, sous ce ciel diabolique qui faisait rêver à toutes les horreurs d'un enfer dantesque. Non, jamais pareil cauchemar n'a secoué un peuple, l'imagination des poètes les plus sombres est pauvre à côté de cette réalité, de cette bataille enragée dans la lueur fauve des incendies.

La vie est suspendue. Ce matin, Paris a manqué de pain. Mais Paris ne songe à manger. Les habitants, emprisonnés chez eux, écoutent les dernières convulsions de la lutte. Par instants, une tête effarée paraît à une fenêtre, consultant le ciel en flammes, regardant si l'incendie est loin encore. Dans les rues désertes, des curieux filent rapidement le long des murs. Pas une boutique ouverte. J'ai pensé à Pompéi, quand le Vésuve vomissait un torrent de flammes et qu'une pluie de cendre recouvrait la ville morne. [...]

Les soldats [...] sont furieux ; si on les laissait aller en avant, ils passeraient dans les flammes pour aller étrangler de leurs mains ces misérables qui se vengent d'une façon si criminelle. L'incendie de Paris a mis le comble à l'exaspération de l'armée. Comme je vous le disais hier, il faut laisser passer la justice de Dieu. Ceux qui brûlent et qui massacrent ne méritent pas d'autre juge que le coup de feu d'un soldat.

L'émeute est vaincue. Les Tuileries, le Palais-Royal, toute la rive gauche étaient à nous, hier soir. À l'heure où je vous écris, le drapeau tricolore doit flotter à l'Hôtel de Ville. [...]

Maintenant, ce ne sont plus que les fous et les enragés qui se battent. On n'a pas encore de nouvelles des otages, mais des gens qui brûlent une ville n'ont pas dû reculer devant le massacre des prisonniers. Aussi éprouve-t-on les plus grandes inquiétudes. Et il faut attendre ! On ne connaîtra pas la plaie dans toute son horreur que lorsque la lutte sera terminée. Qui sait quels spectacles nous garde le dénouement ? Ce dénouement est là, on le touche de la main, et cependant, en écoutant les derniers coups de canon, on éprouve un frisson mortel, on se demande si demain Paris ne sera pas un cimetière plein de cadavres et de débris fumants, un champ maudit et désert, comme les champs de Babylone et de Thèbes.

Le 26 mai 1871 - 5 ème lettre

## L'horrible est au comble

L'horrible est au comble. Je ne me sens presque plus le courage de vous écrire. Dans cet effondrement de Paris, dans ce crime qui dépasse tout ce qu'on a pu craindre, une suprême indifférence naît pour les détails secondaires. On attend dans la stupeur que la crise se dénoue.

Nous n'avons plus affaire à des combattants, mais à des incendiaires. Les derniers soldats de la Commune râlent dans un coin de Paris. Mais, dans les quartiers conquis, rôdent encore les gredins qui n'ont pas été arrêtés et qui se sont déguisés en gardes nationaux de l'ordre ou en simples curieux. Ceux-là ont les poches remplies de bombes et de bouteilles de pétrole qu'ils jettent furtivement dans les caves. Beaucoup de femmes promènent ainsi l'incendie. On a également surpris de faux pompiers qui, sous prétexte d'éteindre le feu, envoyaient des jets d'huile minérale sur les maisons en flammes. Par tous les moyens les insurgés tentent ainsi de faire de Paris un immense tas de décombres fumants.

La panique augmente à chaque heure. Les hauteurs de Charonne et de Belleville, les forts de Montrouge et de Bicêtre, n'ont cessé hier d'envoyer des obus incendiaires sur le centre de Paris. Ces obus sont tombés jusque dans le quartier des Halles. Les flammes courent dans la ville avec une rapidité foudroyante. Le feu éteint dans un quartier renaît dans un autre, comme si des mèches souterraines s'enflammaient de proche en proche. La nuit, le ciel rouge éclaire les rues où pas un bec de gaz n'est allumé ! Je ne puis vous donner une idée de cet effroyable tableau. [...]

À Paris, on sait encore moins la vérité exacte qu'à Versailles. On est dans une émotion qui détraque toutes les têtes, qui donne créance aux bruits les plus exagérés. Le mal est assez grand pour qu'on ne l'exagère pas. Ainsi, je crois pouvoir vous affirmer que l'Hôtel de Ville a peu souffert, que le Palais de Justice est encore debout, que le Luxembourg n'a pas sauté. J'ai vainement tenté d'apercevoir de loin, dans la fumée, la flèche de la Sainte-Chapelle ; mais je crois qu'on peut espérer encore la retrouver intacte. Quant à Notre-Dame, elle n'a pas souffert. Dès que je le pourrai, j'irai m'assurer par mes yeux des dégâts. [...]

En somme, jusqu'à présent, deux points me paraissent surtout avoir souffert, le quartier des Tuileries et le quartier qui lui fait face, de l'autre côté de la Seine, aux environs de la rue du Bac. Autour des Tuileries, le point le plus endommagé, l'incendie s'est promené du Palais-Royal à la rue Royale ; cette dernière a tout un rang de ses maisons détruit ; l'aspect de ces larges voies, si riches et si bruyantes, est aujourd'hui d'une tristesse navrante. De l'autre côté de l'eau, la rue de Lille est en flammes, les quais brûlent comme une traînée de poudre. Les insurgés ont bien compris qu'en détruisant ce quartier splendide, ils frappaient Paris au cœur.

En dehors de ce foyer, il n'y a plus que des incendies isolés, à la Préfecture de police, à l'Hôtel de Ville, quelques-uns disent au Panthéon. [...]

Il paraît que certains établissements privés ont aussi été détruits. Les insurgés se sont acharnés sur tout ce qui était riche et beau. Toujours la convoitise ardente du misérable qui ne possède pas. C'est ainsi que les magasins du Louvre, du Petit-Saint-Thomas, du Bon-Marché, de Pygmalion auraient été la proie des flammes. Il y a peut-être là une vengeance féminine. Tous ces grands magasins de

nouveautés, badigeonnés de pétrole, me font rêver au complot de quelque bande de mégères, qui n'ont jamais pu porter une robe de soie. [...]

La lutte continue sans relâche. On commence à connaître certains épisodes de cette guerre atroce. On s'est battu dans plusieurs églises, à la Madeleine, à la Trinité, à Sainte-Clotilde. Chacune de ces églises était transformée en véritable forteresse. Il a fallu du canon pour enfoncer les portes. J'ai visité la Madeleine après la lutte : la chaire était trouée de balles, et l'on m'a raconté qu'un officier fédéré y avait été fusillé presque à bout portant ; les chaises bousculées, brisées sont pleines de sang ; il y a des mares rouges sur les dalles des chapelles, ce qui m'a fait penser que les autels, à un moment donnée, avaient dû servir de barricade. C'est affreux, il faudra une grande purification pour rendre cette nef au culte du Dieu de paix.

On s'est battu aussi dans les magasins du Printemps et dans le nouvel Opéra. Mais les portes sont closes, on m'a dit qu'on y avait transporté un grand nombre de cadavres. Le fait est que des ordres sévères sont donnés pour que les morts ne séjournent pas dans les rues. Cependant, sur certains points, on s'est contenté de ranger les morts sur les trottoirs, le long des maisons. Les passants hâtent le pas. D'ailleurs, l'aspect de Paris est le même qu'hier, si ce n'est que l'effarement est plus grand encore. Les provisions commencent à manquer absolument. [...]

L'armée avance, toute la rive gauche est réduite, et sur la rive droite, les fédérés ne possèdent plus que le coin du nord-est. Les Allemand, qui ont occupé Vincennes, veillent avec une vigilance extrême. Les débris de la Commune vont être broyés contre les remparts eux-mêmes. C'est une question d'heures.

On espère tourner là le gros des membres de la Commune, tous les chefs, tous les meneurs. Il est évident que les gens les plus comprimés se sont réfugiés au centre des derniers bataillons. Jusqu'à cette heure, on ne tient pas les grands coupables. Raoul Rigault, Meslin et Vaillant, pris les armes à la main, auraient été fusillés ; on aurait de plus arrêté dans l'Hôtel de Ville Vermorel et Vallès. Mais le compte est loin d'y être, le dernier coup de filet sera certainement le meilleur.

On est toujours inquiet sur le sort des otages. [...] Que ces dernières heures d'anxiété sont affreuses ! On voudrait que la ville fût libre enfin, pour mesurer l'étendu du désastre et voir s'il est encore réparable.

Le 27 mai 1871 - 6 ème lettre

## Paris est dans la stupeur

C'est fini. Paris est dans la stupeur. Après la crise horrible, un affaissement mortel s'est emparé de la cité. Une tristesse morne pèse sur les maisons. On va dans les ruines, avec la lente démarche des ombres. La foule, énorme sur certains points, regarde brûler les édifices d'un air idiot, sans même songer à travailler au sauvetage des dernières épaves. À ce point de misère, on devient brute ; l'épouvante a passé dans les cerveaux avec un tel fracas que l'organisme humain et social en gardera longtemps l'atroce ébranlement.

On n'entend plus qu'une fusillade affaiblie dans les quartiers de l'Est. Belleville, bombardé, mitraillé, a dû se rendre, à merci. La résistance a été vive entre Ménilmontant et le Père-Lachaise. L'émeute agonise dans un cimetière, et les derniers cadavres n'auront pas un long voyage à faire. Sur la rive gauche, nos troupes sont victorieuses. Les forts sont pris. On n'a plus qu'à éteindre les incendies. [...]

Il faut attendre l'interrogatoire de certains coupables pour connaître l'exacte vérité sur l'incendie colossal qui dévore Paris. Il est évident qu'une organisation minutieuse a présidé à ce crime. Il y avait, paraît-il, un corps spécial chargé de faire sauter et de brûler la ville. Beaucoup de femmes étaient enrôlées. Les réquisitions de pétrole et d'huiles minérales dont je vous ai parlé dernièrement, et que je croyais faites pour parer l'éventualité du manque de gaz d'éclairage, n'avaient pour but que de mettre des matières inflammables entre les mains des incendiaires. [...] Nous ne savons pas encore toute la vérité. Paris a échappé à une destruction complète. On a découvert des mines d'une puissance inouïe, dans les égouts et dans les caves de certains monuments. Ce travail souterrain, ces engins auxquels je ne pouvais croire, étaient toujours prêts ; s'ils se battaient mal au grand jour, les insurgés mettaient un génie et une activité diaboliques à fouiller le sol. Sans doute ils n'auront pas eu le temps, dans la débâcle, d'accomplir leur œuvre méthodiquement, et bien des quartiers condamnés sont de la sorte restés debout. [...]

Après la terreur rouge, il règne en ce moment à Paris une terreur nouvelle et particulière, que je nommerai la terreur du feu. Les habitants croient marcher sur un volcan. Bien que la troupe soit victorieuse, et même dans les quartiers occupés par les soldats, les gens frissonnent, s'attendent à quelque explosion formidable. La croyance entêtée du plus grand nombre est que les incendiaires ne s'arrêteront pas, même après le rétablissement de l'ordre, et que, pendant de longs mois, des incendies se produiront sur tous les points de Paris. [...] La moitié de Paris a peur de l'autre. De même qu'on faisait la chasse aux espions prussiens, on fait la chasse aux incendiaires. Si on a le malheur de s'arrêter contre un pan de mur, on voit aussitôt des regards sombres se fixer sur vous et épier vos moindres mouvements. Panique atroce qui ne laisse pas une heure de repos et qui fait de Paris, en ce moment, une prison intolérable, une sorte de gigantesque cabanon de fous, où les habitants se disputent entre les derniers murs croulants de la ville.

J'ai réussi à faire une promenade dans Paris. C'est atroce. Je ne reviendrai pas sur les spectacles lamentables dont vous trouverez la description dans tous les journaux. Je veux seulement vous parler des tas de cadavres qu'on a empilés sur les ponts. Non, jamais je n'oublierai l'affreux serrement de cœur que j'ai éprouvé en face de cet amas de chair humaine sanglant, jeté au hasard sur le chemin de halage. Les têtes et les membres sont mêlés dans d'horribles dislocations. Du tas

émergent des faces convulsées, absolument grotesques, ricanant par leur bouche noire et ouverte. Les pieds traînent, il y a des morts qui semblent coupés en deux, tandis que d'autres paraissent avoir quatre jambes et quatre bras. Oh ! Le lugubre charnier, et quelle leçon pour les peuples vantards et chercheurs de batailles ! [...]

Justice a déjà été faite d'un grand nombre de ces misérables. Millière, Martin, Vidal, Vallès, Amoureux, Vaillant, Lefrançais, Jourde, d'autres encore dont j'oublie les noms, ont été pris et fusillés hier. On annonce aussi la mort du peintre Courbet, qui se serait empoisonné dans sa prison, selon les uns, et qui suivant d'autres, y serait mort d'un coup de sang. Je ne crois pas au poison. Courbet était un gros homme, vaniteux et bête, que la croyance dans le succès de la Commune a pu griser, et qui s'est compromis avec l'espoir, depuis longtemps caressé, d'être ministre des Beaux-arts ; mais il n'était pas de la pâte dont on fait les grands courages et les fanatiques révolutionnaires. Ah ! le pauvre homme ! ce sont ses amis, avec leur prétendu art social, qui l'ont jeté dans cette épouvantable catastrophe. Grand buveur, épaissi par la bière, d'une douceur d'enfant avec ses larges épaules, il n'était qu'un paysan matois, qu'un citadin déclassé, qu'un grand peintre très épris de sa peinture. Celui-là, je l'aurais remis en liberté, en lui infligeant, comme punition, de faire tous les ans une neuvaine devant la Colonne remise debout. La version du coup de sang me paraît logique, car les conséquences de son escapade ont dû l'étouffer, dès qu'il a cru sentir son cou gros et court entre les doigts du bourreau. Je vous l'avoue, je suis navré de cette mort. Il faut avoir connu l'homme pour savoir quel grand enfant c'était, avec son parler gras de Franc-Comtois. Il aura fallu que le drame fût complet et que ces misérables, qui ont voulu brûler le Louvre, aient réussi à rendre fou un des artistes les plus étonnants des temps modernes.

Cette nuit et tout ce matin, on a cru que les insurgés avaient allumé un quartier de Paris. Le ciel n'avait pas encore eu une teinte aussi sanglante. Vers minuit, on eût dit positivement qu'une mer de sang roulait là-haut ses flots rouges. On n'a pas fermé l'œil, les habitants de chaque maison montaient la garde devant les portes. Il n'y a qu'un instant que le calme commence à se faire. On a appris que cet épouvantable incendie avait lieu aux Abattoirs de la Villette et qu'on venait enfin de se rendre maître du feu.

La soirée nous garde-t-elle quelque nouveau désastre ? Le canon se tait, la population se remet à espérer. Le bruit circule que les journalistes, prisonniers de la Commune, ont été fusillés à la Roquette.

Le 28 mai 1871 - 7<sup>ème</sup> lettre

## L'horreur me monte à la gorge

Je reviens d'une longue et navrante promenade. Je savais qu'une lutte acharnée s'était livrée dans le cimetière du Père-Lachaise. On donnait des détails atroces. L'horreur du spectacle m'a tenté, et j'ai voulu voir s'il y avait encore en moi de l'émotion et de la pitié, après les terribles tableaux que j'ai déjà vu passer devant mes yeux.

J'ai suivi les boulevards extérieurs. La route n'est pas encore très sûre. Bien que l'émeute soit vaincue, il part de temps à autre des coups de fusil de certaines fenêtres, surtout dans les quartiers excentriques. On m'a montré, à l'ancienne barrière des Poissonniers, une lucarne par laquelle, le matin même, un insurgé avait tué une estafette ; l'insurgé a été pris et fusillé. J'ai vu, sur le trottoir, le sang de cet homme. Aussi me suis-je avancé en toute prudence, l'œil aux aguets comme un pays ennemi. [...]

Enfin, après trois grandes heures de marche, après avoir été arrêté vingt fois par des décombres, j'ai pu atteindre le haut de la rue de la Roquette. En face de moi, se dressait le vaste amphithéâtre funéraire, la colline où les morts rêvent en regardant Paris vivre à leurs pieds.

Les murs sont crénelés, à gauche un obus a creusé une brèche énorme. Jamais je ne perdrai la mémoire de ces choses ; j'ai pénétré dans le cimetière par la porte béante, dont le canon a jeté les battants à terre. Je me suis souvenu d'une promenade que j'avais faite en ce lieu, il y a trois ans, au mois de mai, poussé par une curiosité littéraire ; j'étais venu voir la tombe d'Alfred de Musset, le jour de l'anniversaire de sa mort, et rendre ainsi un hommage discret au poète de ma jeunesse. Quelle radieuse matinée ! Je me rappelle le clair soleil, l'air chaud qui baignait les jeunes feuillages, la béatitude des morts, des pauvres morts, dont les tombes semblaient saluer le printemps d'un frisson universel. Je me promenai longtemps, dans une joie grave, regardant au loin Paris, enviant le silence et la paix de la sainte colline me retrempant dans cette mort heureuse de jouir du ciel bleu. N'avez-vous jamais passé ainsi une matinée dans un cimetière tout frémissant de sève ? On dirait que les morts rient dans la terre et qu'ils envoient tout leur sang aux rouges coquelicots des talus.

Mais quel épouvantable contraste aujourd'hui ! Les tombes sont brisées, les fleurs meurtries sous les talons des combattants. Il semble qu'un ouragan ait passé dans ce champ de repos et soit parvenu à tuer une seconde fois les morts. Sur ce désastre sacrilège, le ciel gris mettait comme un crêpe de deuil.

Les fédérés ont traîné là tout ce qui leur restait d'artillerie. Ils ont établi des batteries sur l'allée haute qui passe devant la sépulture des Demidoff. Les canons y sont encore, dans un désordre incroyable, jetés sur les côtés, la gueule enfoncée en terre. C'est de là que, pendant deux jours, ils ont jeté des bombes à pétrole sur le centre de Paris. Étrange emplacement pour cette besogne de destruction : c'était derrière un tombeau que sortait le feu mortel des incendies. Toute cette partie de cimetière est piétinée, comme si une lutte sauvage s'y était engagée corps à corps. Ça et là des marres de sang, des cadavres qu'on n'a pas même pris la peine de relever. J'ai vu un enfant de dix-sept ans, allongé sur une pierre blanche, les bras croisés, pareil à une de ces roides statues que le moyen âge couchait sur les mausolées. Plus loin, un garde national était tombé sur les pointes aigües d'une grille et s'y trouvait encore accroché, plié en deux, horrible, comme un bœuf pendu à

l'état d'un boucher. Du sang avait jailli sur des couronnes d'immortelles, et il y avait, le long des marbres, des empreintes de doigts sanglants, comme si quelque misérable, frappé à mort, s'était retenu aux encoignures avant de tomber.

Je ne puis tout vous dire, car l'horreur me monte à la gorge. Que les fossoyeurs fassent vite leur besogne, et que le cimetière reprenne son rêve silencieux et navré ! Vous ne sauriez croire quel effet produit une telle boucherie dans un cimetière. On n'y trouve d'ordinaire que le souvenir désolé de ceux qui ne sont plus, et ce brutal étalage de cadavres défigurés y blesse toutes nos délicates religions de la mort. C'est un charnier, bouleversé par la mitraille, taché de sang, ce n'est plus un refuge verdoyant et soigné où les veuves et les orphelins peuvent venir promener les douleurs de leurs souvenirs.

Les obus ont fait d'assez grands ravages. J'ai vu plusieurs tombeaux percés de part en part. Les allées sont semées de débris de grilles, de couronnes défaits, d'éclats de marbre. Une bombe a éclaté dans une petite chapelle, où elle a mis l'autel en poudre ; mais ces dommages ne sont rien à côté du bouleversement des tombes plus modestes. Les insurgés, pour se barricader solidement, ont arraché toutes les pierres tombales qu'ils ont pu soulever du sol. J'ai vu une de ces barricades faites de tombes, rien de plus navrant ; on lit encore les inscriptions et, sur l'une d'elles, j'ai pu déchiffrer le nom d'une jeune fille, Marie-Louise Maurin, « morte dans la dix-septième année de son âge. » Cette barricade faite de tombes restera dans mon esprit comme le comble de l'épouvantable désastre, comme l'image de cette émeute qui, après avoir incendié une ville, est allée réveiller les morts, les arracher à leur éternel repos, avant de mourir elle-même et de disparaître dans la malédiction universelle. [...]

Un officier m'a affirmé que la tombe de Musset a reçu un obus. Pauvre tombe, où des mains pieuses viennent, chaque année, apporter des violettes, et que la guerre écorne en cette saison de printemps maudit ! J'ai contemplé du haut de la colline Paris qui continue à brûler, et devant ces monuments en cendres, devant ces sépultures violées, devant cette misère profonde des vivants et des morts, un sanglot est monté à ma gorge : je me suis demandé en pleurant si je n'avais plus à mes pieds qu'un immense cimetière où la France venait d'être ensevelie.

Le 29 mai 1871 - 8 ème lettre

## **Dieu nous protège de la peste !**

Paris, à peine sauvé des fureurs de la guerre civile, est pris d'une panique nouvelle. Après la prise de Belleville et l'agonie suprême des derniers fédérés, il faut que nous soyons menacés d'un autre fléau. Les bandits, qui, pendant leur vie, ont pillé et incendié la grande cité, vont l'empester par leurs cadavres. On craint que le choléra ne naisse de l'horrible massacre. Jusque dans leur pourriture, ces misérables nous feront du mal.

La tuerie a été atroce. Nos soldats, exaspérés par les incendies, empoisonnés par de fausses cantinières, tués à bout portant par des femmes, ont promené dans les rues une implacable justice. Tout homme pris les armes à la main a été fusillé. Les cadavres sont restés semés de la sorte un peu partout, jetés dans les coins, se décomposant avec une rapidité étonnante, due sans doute à l'état d'ivresse dans lequel ces hommes ont été frappés. Paris, depuis six jours, n'est qu'un vaste cimetière, où les bras manquent pour ensevelir les corps. J'en ai vu dans toutes les rues, on en compte à l'heure qu'il est une dizaine de mille.

Et ce chiffre ne comprend que les insurgés, on ne compte pas les pertes sérieuses de l'armée, les malheureux habitants atteints par les obus, asphyxiés par les incendies, morts de faim ou d'épouvante au fond des caves. En disant qu'à l'heure présente le nombre des cadavres sans sépulture entassés dans Paris doit être au moins de vingt mille, je crois rester au-dessus de la vérité.

Vous pensez quel foyer d'infection constitue un pareil amas de corps, par les premières journées de chaleur. Je ne sais si l'imagination troublée y est pour quelque chose, mais en me promenant au milieu des ruines, j'ai respiré ces souffles lourds et empestés qui rasant le sol des cimetières par les temps d'orage. Paris m'a fait l'effet d'une lugubre nécropole où le feu n'a pu purifier la mort. Des odeurs fades de morgue traînent sur les trottoirs. Le boudoir, l'auberge de l'Europe, comme on appelait Paris sous l'Empire, n'a plus son parfum de truffes et de poudre de riz, et l'on y entre, la main aux narines, comme dans quelque cloaque immonde où la putréfaction bout sous le soleil de plomb.

Les généraux réclament à grands cris des fossoyeurs. Mais on craint la peste et le choléra, même si l'on enterre tous ces cadavres dans les cimetières déjà existants. La besogne demandera trop de temps, et les terrains libres ne sont pas assez larges. En attendant, on enfouit les corps les plus anciens, et qui infectent déjà, dans les jardins et les squares. À la tour Saint-Jacques, j'ai vu une large fosse que l'on creusait au milieu d'une pelouse. On m'a même dit qu'on avait enterré des morts, à plusieurs endroits, sur les boulevards, dans toutes les avenues qu'on a pu défoncer. Je ne sais si ces cadavres resteront là, sous les pieds des promeneurs, qu'ils entendraient joyeusement sonner sur leurs têtes, les jours de fêtes publiques. Quelle étrange destinée, être foulé éternellement sous les talons de cette population qu'ils ont tenue à la gorge pendant deux mois !

Ces morts qu'on a déposés partout, jusque dans les petits théâtres, inquiètent si vivement le gouvernement qu'il est question de les brûler en masse au milieu du Champ-de-Mars. Ce serait un excellent moyen, pour s'en débarrasser. Malheureusement la crémation, déjà tentée plusieurs fois pendant de grandes guerres, n'a jamais réussi que d'une façon très incomplète. Les corps humains, surtout lorsqu'ils sont en grand nombre, brûlent très difficilement. Il faudrait presque un bûcher pour chaque corps, et cela durerait un grand mois. On fait d'ailleurs, en ce moment, des expériences au Champ-de-Mars. Un journal a proposé d'employer les prisonniers à cette besogne répugnante de

brûler les morts. Je crois qu'on ferait bien aussi d'user toute la quantité de pétrole saisie, à réduire en cendres ceux qui ont voulu détruire Paris au moyen de ce moderne feu grégeois. Au moins cette huile maudite servirait à une besogne utile. [...]

Les incendies diminuent d'intensité. Il n'en a été allumé de nouveaux que dans les rues Bréa et Vavin et à la Bastille. On est maître du feu partout. Les incendiaires se découragent : cependant on en a encore surpris qui, ne pouvant jeter du pétrole dans les caves, dont tous les soupiraux sont murés par ordre, s'amusaient à en badigeonner les murs et les portes cochères des maisons. C'est de la rage, de la monomanie. Dans quelques jours, quand le calme se sera fait dans les esprits, on ne pourra croire à ces atrocités. On sortira comme d'un rêve. Mais à cette heure les habitants, jusqu'aux rentiers les plus paisibles, sont tellement irrités, qu'ils font justice eux-mêmes des coupables, quand ils en surprennent. Plusieurs innocents auraient même été déchirés par la population affolée d'épouvante. Dans cent ans, le peuple du vrai Paris se souviendra encore de ces journées de folie où le million d'habitants qui restaient dans la cité se sont séparés en deux bandes de loups, les uns mangeant les autres...

Comme je vous l'ai écrit, la panique a encore grossi le désastre. Le calme se fait et l'on s'aperçoit que plusieurs édifices qui ne brûlaient que dans les imaginations affolées sont encore debout et presque intacts. [...]

Il n'en est pas malheureusement de même pour les otages. Près de la moitié a été fusillée. Une dépêche a dû vous apprendre que Mgr Darboy, le président Bonjean, le curé Deguerry et bien d'autres, se trouvent parmi les victimes. Je vous renvoie aux détails très émouvants que donnent les journaux. Je ne pourrais que les répéter.

L'effroyable tragédie est finie. On va laver les rues et désarmer Paris. Maintenant, Dieu nous protège de la peste !

Le 30 mai 1871 - 9<sup>ème</sup> lettre

## Paris se réveille de son cauchemar

La lutte a duré une semaine ; commencée un dimanche, elle s'est terminée le dimanche suivant, après vingt-sept jours de batailles héroïques et d'angoisses indicibles. Au milieu de l'effarement, nous ne pouvons encore nous rendre compte des faits, nous n'en possédons qu'un ensemble même confus. Mais cette sinistre semaine aura ses historiens, et c'est alors que les sept jours mémorables prendront leur place dans nos annales, pages noires et maudites de l'histoire, convulsion suprême qui enseignera à nos enfants le respect de la liberté et de l'ordre.

Je n'ai plus aucun fait militaire à vous conter. La grande préoccupation de Paris est maintenant le désarmement complet de la garde nationale. Il y a deux mois, jamais la bourgeoisie parisienne n'aurait consenti à rendre ses fusils. Mais, aujourd'hui, les habitants comprennent l'impérieuse nécessité qu'il y a à empêcher toute éventualité d'insurrection nouvelle, et la plupart apportent d'eux-mêmes aux mairies les armes qu'on leur a confiées pendant le siège.

Ce désarmement est toute une opération longue et difficile. On y travaille depuis l'entrée de l'armée, et la besogne est loin d'être finie.

Il y a eu d'abord un premier désarmement, pendant la lutte même. À mesure que les troupes s'emparaient d'un quartier, les rues étaient visitées, ordre était donné aux habitants d'apporter les armes et les munitions à certains endroits désignés, aux mairies surtout. En outre, des recherches particulières avaient lieu dans les maisons signalées. [...]

Aujourd'hui, les visites domiciliaires continuent. On y emploie des soldats de la ligne, conduits par un officier et précédés d'agents de police. Dans toutes les rues, on rencontre de ces détachements que suivent des voitures, chargées peu à peu d'armes de toutes sortes, chassepots, revolvers, sabres, baïonnettes, etc. L'ordre, pendant la bataille, était donné de briser tous les fusils à piston et à tabatière, pour ne conserver que les chassepots. Je crois qu'aujourd'hui on emballe tout. Ce désarmement a un côté pittoresque qui m'a frappé. On dirait le déménagement d'un arsenal. D'ailleurs, cette terrible opération, dont la pensée seule faisait frémir les gens de l'ordre, s'accomplit au milieu d'une sorte d'enthousiasme. C'est à qui se débarrassera le plus vite de son fusil. J'ai vu des femmes jeter dans les charrettes les armes de leurs maris avec des rires de soulagement. Enfin la maison était débarrassée de tout cet attirail militaire qui aura fait trembler les mères et les épouses pendant près d'une année. Le malheur s'était assis au foyer, depuis qu'il y avait là, pendu au mur, un fusil et une cartouchière. Le malheur va-t-il disparaître avec les armes ? Est-ce fini de jouer lugubrement au soldat ? Et toute la famille se réjouit, en pensant qu'on va remplacer par les outils du travail ces instruments de destruction.

Je n'ai pas entendu parler d'un seul fait de résistance. Dans quelques jours, le désarmement sera terminé, la garde nationale aura vécu ; car il est peu probable qu'on la réorganise : le service militaire devenant obligatoire, il est inutile d'entretenir, dans les villes, à côté de l'armée, une milice qui ne serait qu'un danger pour l'ordre de la cité.

Paris se réveille de son cauchemar. Hier la nouvelle de la reddition du fort de Vincennes, dernier rempart de l'émeute, a été accueillie par des cris de joie. Toutes les rues sont pavoisées des trois couleurs. Ce ne sont pas des réjouissances, les drapeaux flottent sur des ruines ; c'est une joie profonde, triste encore, donnée tout entière à une pensée de salut. On sourit au calme qui renaît, et l'on rêve déjà la résurrection. Les forces vitales de notre pays sont si énergiques que dans quelques mois les étrangers chercheront sans doute avec étonnement les plaies de nos désastres, pansées et cicatrisées.

J'ai senti dans l'air plus limpide ce souffle de renaissance. Paris, je vous l'affirme, a un immense désir de redevenir la grande ville reine de l'Europe. Au travers de ces décombres, poussent déjà les

espoirs et les volontés de guérison immédiate. Cela se lit sur les figures. Tout ce peuple va se mettre à la besogne sainte. On lavera la cité et l'on en fera d'enthousiasme la merveille du monde. Dimanche et hier, Paris a commencé à descendre dans les rues pour juger du désastre et voir quel effort il lui faudrait faire pour remettre sa gloire debout. Les boulevards, les abords de monuments étaient envahis par la foule. On s'indignait, on reprenait pied dans la réalité, en voyant les ruines au grand jour. Peu d'édifices disparaîtront tout à fait. On espère en conserver la presque totalité, à l'aide de réparations plus ou moins graves.

Le temps était superbe ; les femmes rassurées, souriantes déjà, se promenaient en tenant des enfants à la main. Une grande émotion m'a pris en face de cette résurrection de mon cher Paris. Mais il ne peut périr ! Le bain de sang qu'il vient de prendre était peut-être d'une horrible nécessité, pour calmer certaines de ses fièvres. Vous le verrez maintenant grandir en sagesse et en splendeur. Ceux qui essayèrent de le tuer par le soupçon et le mépris, comme la Commune a essayé de le tuer par le feu et la pioche, verront également un jour leurs armes brisées dans leurs mains.

Les cadavres ont disparu, surtout dans les quartiers du centre. Les boutiques ouvrent timidement. Depuis ce matin, l'approvisionnement de la ville est rétabli. Les bouchers qui avaient fermé ont leur étal garni. La panique, la peur des incendiaires se calme, grâce à la vigilance des habitants. Aucun incendie ne s'est déclaré depuis dimanche. [...]

Aujourd'hui Paris respire, et notre armée a retrouvé sa gloire militaire.

Le 31 mai 1871 - 10<sup>ème</sup> lettre

## Paris s'apaise

Paris s'apaise. Nous en sommes à cette lassitude hébétée qui suit toutes les crises violentes. J'aurais bien peu de nouvelles intéressantes à vous donner, si les séances de l'Assemblée n'envoyaient jusqu'ici des échos d'une certaine gravité. Là est la grande curiosité du jour. Maintenant qu'on ne redoute plus les violences des vaincus, on commence à s'inquiéter des impatiences des vainqueurs.

Vous n'ignorez pas l'attitude prise par la droite depuis le premier jour. Il y a un groupe de monarchistes entêtés qui n'ont jamais caché leurs projets de restauration. Depuis quelque temps surtout, la fusion entre les deux branches de la maison de France étant, selon eux, un fait accompli, ils paraissent certains de la victoire. Ils ont bien voulu ajourner leur tentative jusqu'à la prise de Paris. Il restait à faire une besogne difficile et dangereuse qui ne tentait pas leur courage. Il leur faut une France déblayée, une France propre, sauvée de tous les périls. M. Thiers est leur bouc émissaire. Quand cet illustre homme d'État aura sauvé le pays, ils l'évinceront plus ou moins poliment et gouverneront à l'aise, en poussant la bonne foi jusqu'à se faire décerner des palmes par l'Europe attendrie. Tel est leur rêve caressé, et que, dans leur hâte, ils entendent mettre immédiatement à exécution, avant avant même que le pavé de Paris soit lavé.

À cette heure, nous n'avons qu'une force, cette Assemblée nationale qui a été le drapeau autour duquel tous les bons citoyens se sont groupés. Certes, je ne confonds pas la majorité de la Chambre avec les ardents de l'extrême droite, et je crois que tout coup d'État rencontrerait, non seulement dans M. Thiers, mais encore dans cette majorité, un adversaire énergique. Il ne faut pas plus livrer le pays à la révolution qu'à la réaction, et ce serait une étrange faiblesse, après avoir lutté deux mois au nom de la liberté outragée, de laisser les légitimistes ou tout autre groupe politique profiter de la stupeur et de l'épouvante des populations pour brusquer quelque restauration bâtarde. Mais, si j'espère que le chef du pouvoir exécutif, avant de consulter la France sur la forme d'un gouvernement définitif, voudra lui laisser le temps de reprendre son sang froid et de juger nettement la situation, je n'en blâme que davantage les intolérances d'une partie de l'Assemblée et le désir avoué que certains hommes montrent de tirer un parti immédiat de l'enchaînement de Paris. [...]

Dans tout autre moment, [...] ce changement de ministère, ces tentatives avouées de restauration monarchique auraient produit une grande émotion dans Paris. Mais on mettrait Henri V sur le trône, en ce moment, que Paris laisserait faire avec une douceur d'enfant. On se contente d'y plaindre M. Thiers qui va avoir une terrible à livrer. Le chef du pouvoir exécutif s'attend depuis longtemps à cette bataille. Pour lui, le véritable péril commence, car il était sûr de vaincre l'insurrection, et il se sent moins solide en face des intolérants de la Chambre. Nous ne regrettons pas outre mesure les hommes du 4-Septembre, mais nous nous demandons par quels nouveaux ministres on va les remplacer. Pour fonder quelque chose de solide et de définitif, il faut que le provisoire dure encore quelque temps. [...]

Les impatiences de la droite donnent ici une autre crainte. Ce sont des enfants terribles, ces intolérants, qui se font des illusions, et qui pourraient compromettre étrangement la situation, si on les laissait faire. Les Bonaparte sont aux aguets. Qu'on jette le pays dans une nouvelle aventure et ils profiteront infailliblement de la nouvelle bagarre pour rentrer. Qui sait même si le pays, consulté

trop tôt, avant qu'on ait pu faire les enquêtes nécessaires sur les derniers événements, ne se tromperait pas et n'appellerait pas un Napoléon au lieu d'un Bourbon. [...] Ce qui prouve que la crise touche à sa fin, c'est que les omnibus ont pu reprendre hier leur service, les barricades se trouvant démolies et enlevées presque partout. Une dernière petite misère vient de nous atteindre : nous manquons de tabac, la moitié des bureaux ont dû fermer. Encore quinze jours, et les vivres gaspillés manqueraient aussi : nous étions de nouveau condamnés aux plus tristes jours du siège.

Il a poussé sur les pavés de Paris une nouvelle industrie que je vous veux vous signaler en terminant. Comme pour protester contre les loques rouges de la Commune, tous les habitants ont mis à leurs fenêtres des drapeaux tricolores. Immédiatement, des marchands de drapeaux se sont installés le long des trottoirs, avec ce flair du petit commerce parisien qui profite merveilleusement de toutes les émotions de la grande ville. Ce ne sont que drapeaux, qu'étendards, qu'oriflammes. On se croirait dans une foire triomphale. Et il n'y a pas une maison qui ne soit couverte, du haut jusqu'au bas, des trois couleurs. J'ai vu deux petits enfants de quatre ans qui promenaient dans une rue des drapeaux plus grands qu'eux.

Le 1 juin 1871 - 11 ème lettre

## Paris a pleuré

L'état de siège dans sa rigueur. Paris vient d'être divisé en quatre grands commandements militaires. Ce n'est là qu'une mesure provisoire, excellente d'ailleurs, car les rues ne sont pas encore sûres. Il faut dire aussi qu'on ne pourra réorganiser en quelques jours les autorités civiles. C'est un gâchis incroyable. Le gouvernement retrouve un véritable chaos. Les locaux des grandes administrations, brûlés ou effondrés, compliquent encore la situation. Il faut improviser les personnels et les logements. C'est un monde à reconstruire. En attendant, l'autorité militaire est la seule qui puisse faire face à l'état critique de la grande ville.

Ainsi, les cours martiales siègent toujours et les exécutions sommaires continuent, moins nombreuses, il est vrai. Des groupes stationnent autour des lieux choisis pour ces exécutions ; l'horrible tentera toujours les foules, et Dieu sait, cependant, si les badauds devraient être rassasiés de sang et d'horreur ! Dans quelques jours, il faut l'espérer, la justice prendra des allures moins expéditives. Ces feux de peloton continuels, qu'on entend encore dans la ville morne, prolongent atrocement le cauchemar. [...]

Je le répète, la sévérité avec laquelle on traite Paris est justifiée largement par les attentats qui souillent encore les rues. Chaque jour des tentatives de meurtre ont lieu sur des soldats et des officiers. Le général Ladmirault aurait même failli être tué hier. L'émeute, écrasée, tâche encore de mordre. Aussi exerce-t-on une surveillance incessante dans les rues ; on garde les maisons suspectes, on active autant que possible le désarmement. De place en place, sur les trottoirs, on trouve des sentinelles, l'arme au pied, dispersant les groupes par leur présence. [...]

Paris commence à être mal à l'aise sous la main de fer qui le ploie. Il y a là un sentiment de fierté qu'il ne faudrait pas blâmer, et qui montre, une fois de plus, les susceptibilités nerveuses de la cité. Elle a applaudi à l'entrée des troupes, elle est heureuse de sa délivrance ; mais elle trouve qu'on la secoue un peu trop fort et qu'on paraît douter d'elle plus que de raison. Je n'approuve pas, je constate. Maintenant que la bataille est finie, Paris entend reprendre sa vie ordinaire, et ne pas tomber des mains des soldats du désordre aux mains des soldats de l'ordre. Il patientera bien encore quelques jours ; mais déjà, à son attitude froide, on sent qu'il est près d'être ingrat.

Et il y a encore autre chose que je ne veux pas vous cacher davantage. Paris est las des meurtres. Il trouve qu'on fusille bien du monde. Non pas qu'il plaigne les membres de la Commune. Mais il prétend que, dans le tas, il s'est trouvé des innocents, et qu'il serait vraiment temps que chaque exécution soit au moins précédée d'un bout d'instruction sérieuse. [...]

Paris est assez malheureux, assez bombardé et affamé depuis sept mois, pour qu'on ne traite pas ses lassitudes, ses faiblesses et ses pitiés, de scélératesses inavouables. On cherchera à exploiter le sentiment qu'il laisse percer dès aujourd'hui. Mais la vérité ne sera pas que Paris rêve de nouveaux troubles et se trouve en état d'inquiéter la France ; la vérité sera que Paris, garrotté, muselé, réduit à l'impuissance, entend vivre tranquille, sans être à chaque instant montré du doigt comme un coquin. Si on l'entoure d'une ceinture de canons, si on lui laisse trop longtemps la camisole de force, on le rendra enragé, on le tuera.

Une excellente chose, comme portée morale, a été l'exposition du corps de Mgr Darboy et de l'abbé Deguerry. Ces cadavres, sur leur lit de parade, ont fait sur la population une impression beaucoup

plus profonde que la vue de quelques milliers de gendarmes le sabre au poing. Tout Paris a été voir les victimes de la Commune, et tout Paris a pleuré. Jamais je n'avais entendu un pareil concert de malédictions dans la foule. Les feux de peloton qui font justice des derniers insurgés ont paru, ce jour-là, comme la foudre du ciel lui-même anéantissant les coupables. Il faut parler aux yeux et aux cœurs de cette foule impressionnable, dont les nerfs sont détraqués par une suite de désastres sans exemple. Ceux qui ont dit que Paris vivait depuis le siège dans la monomanie de la destruction, ont certainement donné une des explications de la crise terrible à laquelle nous venons d'assister. On soigne les fous, on ne les assomme pas.

La part du feu est faite. J'ai confiance en M. Thiers. Lui qui aime Paris d'amour, il saura bien à quel instant la leçon donnée à la grande ville deviendrait de la cruauté pure. Quand le dernier coup de feu aura retenti, il faudra beaucoup de douceur pour guérir ce million d'hallucinés qui sort, tout frissonnant de l'incendie et du massacre.

Le 2 juin 1871 - 12 ème lettre

## Paris, un centre où tout rayonne

Je vous parlais dernièrement de la bonne envie que l'extrême droite aurait de congédier M. Thiers, qui la gêne dans ses petits projets. [...] L'Écho français, l'organe secret de ces messieurs, vient d'entreprendre une campagne contre le chef du pouvoir exécutif, d'une violence telle, que le gouvernement a dû faire saisir un numéro. [...] Aussi a-t-il commencé par déclarer « que dans le passé de M. Thiers, la part de l'insurgé était plus grande que la part du gouvernant ». [...]

Mais si ces messieurs sont intelligents, ils doivent comprendre dès aujourd'hui qu'ils n'auront pas facilement raison de M. Thiers. Ce dernier paraît plus décidé que jamais à ne tolérer aucun coup d'État. Il est pour une expérience sérieuse de la République. Les derniers événements, loin de l'ébranler dans son opinion, lui ont prouvé que toute monarchie se heurterait contre des difficultés énormes, et qu'une République honnête, débarrassée des assassins et des incendiaires, est la seule forme de gouvernement qui ne divisera pas la France et qui lui permettra de se réorganiser dans un bref délai. [...]

Tant que nous serons dans le provisoire, la question de Paris capitale est secondaire. Mais, dès qu'une forme de gouvernement sera adoptée, il me paraît bien difficile que le pouvoir consente à se scinder en deux et complique inutilement les rouages de l'administration en multipliant les délégués de toutes sortes. Une ville comme Paris est fatalement capitale, par l'histoire, par son aménagement même, par les raisons qui en ont fait de longue date un centre où tout rayonne. Si Paris accepte avec tant de philosophie l'apparente méfiance du pouvoir, c'est qu'il comprend sans doute qu'à un moment donné il deviendra impossible de se passer de lui.

Le calme se fait de plus en plus, et Dieu merci ! Les nouvelles à sensation deviennent rares. [...] Le bruit court que le gouvernement a en main les fils les plus secrets de l'insurrection. Dans certains papiers saisis, appartenant à Dombrowski et autres gens de la Commune, on aurait trouvé des révélations de la dernière gravité. Ce serait le grand pontife de l'Internationale, Karl Marx, et le célèbre docteur Jacobi, qui auraient voulu tenter chez nous une application de leurs théories politiques. Le dernier surtout jugeait le moment favorable. Ces étrangers expérimentaient leurs doctrines sur la France comme sur une moribonde, comme sur un de ces malades d'hôpital que les chirurgiens charcutent pour le plus grand amour de la science. Il leur importait fort peu, à eux, que notre patrie succombât pendant l'opération. [...] S'il est vrai qu'il y a eu complot, et que les chefs de ce complot soient des étrangers, nous nous trouverons lavés d'une grande tache, et notre armée pourra dire plus haut que jamais qu'après avoir été décimée par les Prussiens, elle a rendu au monde le service de lui assurer une longue et prospère sécurité.

Nous avons appris hier la mésaventure arrivée à Victor Hugo. Voilà une bonne leçon. Le génie est le frère aîné de la folie. Ce grand poète s'avise d'ouvrir un asile chez lui et du même coup il trouve moyen de blesser la Belgique qui, en toute justice, refuse de reconnaître comme hommes politiques les incendiaires des Tuileries, les assassins des otages de la Commune. La Belgique a répondu en mettant le sublime rabâcheur à la porte de chez elle, tandis que le peuple, plus expéditif, n'attendait pas la sentence d'expulsion et allait huer ce singulier justicier qui, par pose, promène sa clémence dans les bagnes. Bon Dieu ! que de bêtises fait commettre l'orgueil, le désir chronique d'étonner l'univers, la volonté arrêtée de penser autrement que les autres ! Victor Hugo a les mains très propres, il ne toucherait pour rien au monde une main noire ; mais la phrase, l'antithèse le pousse à fouiller de loin dans l'ordure. Je connais bien les raisons de son amour pour les galériens : il se prouve sa divinité en daignant descendre dans les cloaques de cette terre.

## **Les années ne répareront pas les désastres de la Commune**

Nous commençons à sortir des ténèbres qui nous entourent depuis plus de deux mois. L'histoire de l'insurrection du 18 mars sera bien délicate à écrire. En ce moment, nous ne savons encore que le gros des événements, et nous sommes même loin de les connaître dans leur exacte vérité. La Commune mentait, Versailles était tenu à la discrétion la plus absolue. Aussi avons-nous vécu dans l'ignorance. Il faudra des documents officiels pour déraciner certaines erreurs acceptées par les meilleurs esprits. L'enquête nous promènera prochainement dans les coulisses de l'émeute. La conclusion est qu'il ne faut pas se presser pour se faire une idée précise du mouvement auquel nous venons d'assister, et que tout le monde va avoir à modifier son jugement et à démentir les nouvelles données depuis mars comme absolument certaines.

Ainsi, — comme tant d'autres, j'ai mon examen de conscience à faire, — j'ai eu tort, dans mes premières lettres, d'accuser d'inertie le parti de l'ordre resté dans Paris. La vérité est que ce parti s'était mis en relation avec Versailles, dès le 19 mars. Lorsque la Commune parlait d'une conspiration, fomentée « par les roussins versaillais », elle ne mentait pas. La conspiration existait, l'attente continuelle et des obstacles imprévus ont seuls empêché, à trois ou quatre reprises, la prise d'armes des gardes nationaux de l'ordre. Je ne puis encore vous donner des détails circonstanciés. [...]

Ce mouvement, ignoré jusqu'à présent, change, pour moi, totalement la face des choses. Il explique ces effarements de la Commune que je prenais pour des coups de théâtre préparés. Il excuse d'autre part certaines lenteurs du gouvernement qui espérait épargner à la grande ville cette agonie de huit jours dont elle est encore toute sanglante. C'est un drame compliqué dont, je le répète, nous commençons à peine à entrevoir les vrais ressorts. Maintenant, nous demandons de l'air, de la lumière. Il faut que nous sachions tout, il faut que nous connaissions les généreux citoyens qui jouaient leurs têtes, au moment où l'on accusait les honnêtes gens de Paris de se laisser lâchement prendre à la gorge ou même de pactiser avec l'émeute. [...]

La circulation est rétablie ; ce matin à 7 heures les portes ont été ouvertes. La population, après la défaite des insurgés, a dû rester ainsi consignée pendant une semaine, par une mesure de prudence. Aussi que des gens ce matin aux portes ! Tous les marchands, tous les petits commerçants qui vont s'approvisionner dans la banlieue, toutes les personnes qui avaient la nostalgie de la campagne, se sont envolées par bandes. On va en pèlerinage aux villages détruits, et l'on rencontre le long des routes les pauvres gens du pays qui reviennent avec leur triste mobilier dans une petite voiture à bras, et qui ne trouvent plus que des ruines. C'est encore plus navrant qu'après le premier siège.

Dans la ville même, l'aspect est toujours étrange. Les quartiers de Belleville et de Ménilmontant sont un peu agités ; mais en somme le peuple est frappé d'une terreur telle qu'il évite même de parler des derniers événements. Je voulais avoir hier des détails sur la bataille qui s'est livrée autour de la Roquette, et je me suis adressé à un ouvrier qui m'a répondu rudement « qu'il ne savait pas ». À ses regards de méfiance, j'ai vu qu'il me prenait pour un mouchard. Paris est muselé pour longtemps. On a cependant quelques craintes relatives à des bombes qui ont été fabriquées par milliers et dont on n'a retrouvé qu'une quantité insignifiante. Les plus actives recherches sont faites par la police. Quant aux armes proprement dites, elles s'enlèvent par charretées.

La ville est toujours un vaste camp. Les troupes campent dans les théâtres, autour des monuments, sur les promenades. Il y a de la cavalerie à la Bourse, de l'infanterie aux Variétés, dans ce joyeux palais de la Belle Hélène. Des patrouilles continuent à veiller à la sûreté des rues. Hier pourtant j'ai vu un assez grand nombre de sergents de ville qui avaient repris leur service. À 11 heures, les soldats font évacuer les boulevards. Ce n'est pas une petite besogne. Les promeneurs se retirent à regret. On est si heureux de prendre l'air en paix, avec la certitude qu'on n'a plus derrière soi, dans l'ombre, le terrible Comité de salut public. [...]

En deux mois, la Commune a accumulé des désastres et des crimes que des années ne répareront pas. Les juges et les maçons ont de la besogne pour longtemps.